



LE GENDER TURN, ARDENTE OBLIGATION DES SCIENCES DE L'INFORMATION ET DE LA COMMUNICATION FRANÇAISES

Marie-Joseph Bertini

► **To cite this version:**

Marie-Joseph Bertini. LE GENDER TURN, ARDENTE OBLIGATION DES SCIENCES DE L'INFORMATION ET DE LA COMMUNICATION FRANÇAISES. Questions de communication, Presses Universitaires de Nancy - Editions Universitaires de Lorraine, 2009, Pathologies sociales de la communication, pp.19. 10.4000/questionsdecommunication.532 . hal-03206766

HAL Id: hal-03206766

<https://hal.univ-cotedazur.fr/hal-03206766>

Submitted on 23 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE *GENDER TURN*, ARDENTE OBLIGATION DES SCIENCES DE L'INFORMATION ET DE LA COMMUNICATION FRANÇAISES

Par

Marie-Joseph BERTINI

Professeure des Universités en Sciences de l'information et de la communication, Directrice
du Laboratoire de recherche interdisciplinaire Récits, Cultures et Sociétés (LIRCES - UPR
3159)

Résumé. — Le retard persistant des Sciences de l'information et de la communication en matière d'appropriation des études de Genre s'explique, pour une part, par les résistances marquées de l'Université française dans son ensemble, à l'exception de certaines disciplines. Pour une autre part, il s'agit moins d'un retard que d'un refus prolongé dont cet échange se propose de mettre en lumière et d'analyser les origines d'un point de vue épistémologique, scientifique et pédagogique. La dernière partie de cette contribution développe les raisons pour lesquelles l'urgence du *Gender Turn* s'impose au sein des Sciences de l'information et de la communication et les moyens d'y parvenir.

Mots clés. — Communication, cultures, épistémologie, Genre, *Gender mainstream*, information, politique.

La question de la réticence académique française aux études de Genre n'est pas définitivement tranchée. Elle permet d'apporter cependant un éclairage utile à celle – qui nous préoccupe particulièrement ici – de la réticence marquée des Sciences de l'information et de la communication (SIC) françaises à ces mêmes études. Car même si Marlène Coulomb-Gully a raison d'insister sur une certaine gémellité apparente entre SIC et études de Genre, les raisons de leurs divergences présentes n'en demeurent pas moins disséminées dans de multiples dispositifs complémentaires qu'il nous faut examiner dans leur détail pour comprendre ce qui se joue aujourd'hui encore dans cette réticence, mais aussi comment la déborder et surtout dans quel intérêt structurel pour l'évolution de notre interdiscipline. De plus en plus de travaux au sein même des SIC (Darras, 2005 ; Macé, Maigret, Glévarec, 2008) s'essaient à comprendre et analyser ce qu'il ne faut plus appeler le retard français à intégrer les études culturelles en général et les études de Genre en particulier, mais bel et bien le refus – plus ou moins assumé – de considérer cette problématique comme centrale au sein des recherches universitaires, toutes disciplines confondues.

Si la sociologie, l'anthropologie, la philosophie, l'histoire et la littérature ont réussi à dépasser ces réticences, de nombreuses autres disciplines, dont la nôtre, demeurent à la traîne. La prégnance des modèles marxiste, d'une part, républicain, de l'autre, même si elle est bien réelle ne saurait à elle seule expliquer ce refus. La France demeure peu concernée par la dynamique internationale du *Gender Mainstream* qui s'est formée sur deux concepts : *Gender* et *Mainstream* désignant en anglais à la fois un courant principal et une évidence, et renvoyant plus particulièrement aux modes d'action dominants au sein d'une organisation ou d'une institution, ainsi qu'aux règles qui les régissent. L'expression est apparue en 1985 lors de la Troisième conférence mondiale des Nations Unies sur les femmes à Nairobi, visant à promouvoir le rôle des femmes, avant de faire l'objet d'une plate-forme établie lors de la Quatrième conférence mondiale des Nations Unies sur les Femmes à Pékin en 1995. En 1998, le Conseil de l'Europe définit le *Mainstreaming*, traduit en français par « approche intégrée de l'égalité » comme « la (ré) organisation, l'amélioration, l'évolution et l'évaluation des processus de prise de décision, aux fins d'incorporer la perspective de l'égalité dans tous les domaines et à tous les niveaux, par les acteurs généralement impliqués dans la mise en place des politiques ». Depuis, le *Gender Mainstream* désigne donc une approche intégrée de l'égalité entre les femmes et les hommes, et développe des stratégies visant à incorporer

durablement la perspective de cette égalité dans toutes les dimensions et à tous les étages de la réalité sociale et culturelle.

Dans cette optique, le Genre n'est plus une simple variable, un critère d'analyse parmi d'autres, mais il bénéficie d'une pleine reconnaissance comme force structurante de la réalité sociale et politique. Par conséquent, il s'agit de prendre systématiquement en compte les besoins spécifiques des femmes et des hommes dans l'évaluation de toute situation quelle qu'elle soit et ce, avant toute intervention concrète. Cherchant à intégrer l'égalité des chances entre les femmes et les hommes dans l'ensemble des politiques et actions communautaires, le *Gender Mainstream* trouve ses applications dans les domaines de l'économie, de l'éducation, de la formation, de la communication et de l'information, mais aussi de la politique, du développement, de la santé, du travail, pour ne citer qu'eux. Il exprime une prise de conscience institutionnelle et internationale qui doit beaucoup, si ce n'est tout, aux travaux anglo-saxons sur le Genre dont il constitue l'un des effets pratiques les plus considérables.

Dans ce but, un grand nombre de moyens ont été mobilisés, même si les méthodes divergent parfois¹. L'intérêt principal du *Gender Mainstream* réside dans la volonté qu'il exprime de mobiliser l'ensemble des instruments pédagogiques, scientifiques, linguistiques, financiers, juridiques de la communauté internationale, dans le but de construire des relations nouvelles et équilibrées entre les sexes. Dépassant et englobant la seule exigence de promotion des femmes dans l'espace public, le *Gender Mainstream* recouvre une approche globale visant à intégrer à moyen et long terme, de manière durable et étendue, la perspective de l'égalité à tous les niveaux.

C'est donc sous la pression internationale d'abord, européenne ensuite, que la France a été contrainte d'acclimater la problématique du Genre en faisant malgré tout le choix de laisser à l'institution universitaire, dont le rôle est pourtant central à cet endroit, le soin de gérer elle-même le lent et difficile développement de cette problématique en son sein. Le choix qui a été fait de ne pas créer une discipline à part entière relevant du Conseil national

¹ Voir à ce sujet les nombreux documents mis à la disposition des chercheurs et du grand public par les services de documentation de la Communauté européenne.

des Universités (CNU) est révélateur de ce positionnement hexagonal périphérique, alors même que la plupart des pays comparables à la France ont fait résolument le choix inverse².

De même, la persistance de l'expression *Gender* rendue nécessaire par le besoin de lever l'équivoque tant le mot Genre est utilisé pour de toutes autres raisons chez nous (genres littéraires, artistiques ou cinématographiques...)³ est une preuve supplémentaire de la percolation douloureuse de cette notion dans le circuit scientifique comme dans le circuit social. Le passage en revue de toutes les raisons qui expliquent cet état de fait nous amènerait trop loin. Toutefois, posons l'hypothèse selon laquelle l'influence du modèle chrétien⁴ continue d'imprégner fortement notre culture en dépit des revendications multiples de son dépassement assumé. La persistance très française de la notion d'« ordre symbolique » maintenue à travers le triple dispositif de la philosophie du droit, de la psychanalyse lacanienne et de l'anthropologie structurale, nous fournit également une piste très riche pour comprendre où se noue (et se dénoue) l'essentiel de cette singularité culturelle (Bertini, 2009a).

Les travaux en SIC reflètent l'état profond de la société et leur peu d'empressement à se saisir des questions de Genre se soutient de cette frilosité hexagonale. Il n'en demeure pas moins vrai que si d'autres disciplines ont d'ores et déjà su dépasser ces barrières cognitives et culturelles, il semble bien que ce soit loin d'être leur cas encore. Alors pourquoi ? La réponse apportée par Marlène Coulomb-Gully a notamment le mérite de pointer de manière pertinente l'évidence de la « proximité quasi organique » des SIC et des études de Genre, voire leurs « convergences ontologiques », signalant à juste titre que l'absence de légitimité due à leur jeunesse et leurs semblables origines anglo-saxonnes les rapprochent et les séparent dans un même mouvement. Cette contradiction apparente n'en est pas une en réalité car, de mon point de vue en effet, c'est moins d'un aveuglement ou d'une indifférence que les SIC font preuve (pour le moment encore) vis-à-vis des études de Genre, que d'un rejet, d'une volonté diffuse

² La Suisse, pays voisin et frontalier, offre un bel exemple du développement volontaire des problématiques de Genre. Les universités de Genève, de Lausanne et de Berne possèdent, depuis 1995, des départements « Études de Genre » très actifs tant d'un point de vue scientifique que pédagogique.

³ C'est pour cette raison que j'ai choisi ici la graphie Genre, la majuscule faisant signe vers les *Gender Studies* anglo-saxonnes.

⁴ À l'occasion de ses vœux à la Curie romaine le 22 décembre 2008, le pape Benoît XVI a explicitement condamné les *Gender Studies* et insisté sur le fait que, selon lui, « l'Église parle de la nature de l'être humain comme homme et femme et demande que cet ordre de la création soit respecté », ajoutant : « Ce qu'on exprime souvent et ce qu'on entend par le terme "*Gender*", se résout en définitive dans l'auto-émancipation de l'homme par rapport à la création et au Créateur ».

de maintenir cette problématique à la lisière de leur champ épistémique comme nous allons le voir maintenant en analysant les causes profondes d'un tel positionnement.

Une légitimité en construction

Le fait que la question de la légitimité des SIC ne semble plus faire débat au sein de la communauté de chercheurs ne signifie pas pour autant que celle-ci soit totalement acquise. L'implémentation de la problématique du Genre en SIC est en quelque sorte l'épreuve du feu par laquelle celles-ci dévoilent une légitimité encore en construction. En effet, il n'est pas vain de penser que ce sont les disciplines les plus anciennes – la philosophie, l'histoire (Scott, 1986), la littérature, la sociologie, le droit, les Sciences politiques – qui, après avoir longtemps regimbé, ont intégré plus rapidement que nous la question du Genre⁵. La relative jeunesse des SIC françaises (une trentaine d'années) associée à l'idée récurrente de l'artificialité et de la superficialité de « la communication » contribuent à fragiliser les acquis de notre discipline, et ce ne sont pas les usages politiques contemporains de l'hypercommunication qui convaincront du contraire tant celle-ci est assimilée dans l'opinion à l'idée d'une manipulation médiatique continue. Les trente prochaines années ne seront pas de trop pour leur permettre d'avancer vers une légitimité plus assurée et réelle que celle qui est la leur aujourd'hui. L'impureté des SIC, leur « bâtardise » intrinsèque est loin d'être encore revendiquée comme l'un de leurs apports majeurs, le fondement même de leur épistémologie.

Moins que de métissage, notion devenue noble, il s'agit ici d'assumer la trivialité profonde des SIC au sens où Yves Jeanneret (2008) déploie cette notion, leur capacité à penser des objets triviaux, vulgaires, méprisés par les disciplines anciennement constituées et pourtant révélateurs des tensions dynamiques d'une socioculture. Trivial encore au sens de délaissé, d'inexploré, d'impensé, objet de la connaissance imparfaite qui n'oppose plus savoir et *doxa* mais les articule étroitement l'un à l'autre. En ce sens, la trivialité du Genre constitue un support essentiel de sa problématisation puisqu'il faut entendre ici trivialité au sens

⁵ Dès le début des années 70, les contributions en histoire de Georges Duby (qui organise à partir de 1973 au Collège de France un séminaire sur « Parenté et sexualité dans la chrétienté médiévale » que Michelle Perrot (1998) considère comme la première trace tangible d'un intérêt qui ne se démentira plus) et de Michelle Perrot (1974) se signalent tout particulièrement. Les travaux de Françoise Héritier (1973) en anthropologie, pour ne citer que les plus connus, remontent aussi à cette date. Les uns et les autres ont fait parallèlement le choix de s'adresser au grand public.

originaire du terme : *trivium* signifie trois voies ; la trivialité ainsi entendue désigne un carrefour, c'est-à-dire un lieu où bifurquent les phénomènes et le sens dont ils sont revêtus.

De la même manière, il nous faut considérer d'un œil lucide et critique la féminisation du corps des enseignants-chercheurs en SIC dont Marlène Coulomb-Gully dit que les étudiantes y sont majoritaires et que les enseignantes le seront bientôt puisque dans la fourchette 25-35 ans, 70 % des enseignants-chercheurs en SIC sont des femmes. Cette féminisation est à rapprocher de celle, à peu près identique, des responsables des services de communication et de gestion des ressources humaines des entreprises françaises. En ce sens, elle indique un effet de l'impact du dispositif du Genre⁶ sur le corps social tout entier qui, loin de laisser espérer une ouverture de ce côté, démontre au contraire l'efficacité et la pérennité de l'organisation genrée de notre société. Vue du point de vue des études de Genre, cette féminisation illustre la persistance têtue de la question de la légitimité organique des SIC et son caractère inachevé.

Ce n'est pas le moindre des paradoxes mais voilà bien un effet direct que les SIC se doivent d'objectiver et d'analyser en s'appuyant sur les études de Genre car elles seules fournissent les outils nécessaires à son intelligibilité d'une part et à son dépassement d'autre part. Il ne faut dès lors s'attendre à aucun « effet de transitivité » mais au contraire à une stabilisation voire à une décréue des travaux axés sur la problématique Genre puisque cette féminisation doit être comprise comme l'expression directe d'un rapport de domination exercé au sein de l'institution universitaire. La puissance du mécanisme bien connu de l'intériorisation des normes (Bourdieu, 1998a) contribue à éloigner efficacement les jeunes enseignantes-chercheuses d'une problématique qui affaiblirait à leurs yeux leur position fragile dans un contexte structuré depuis ses lointaines origines cléricales et médiévales par une forte prééminence masculine. Il en ira tout autrement des jeunes doctorantes qui intégreront le corps des enseignants-chercheurs en SIC, à l'issue d'un parcours assumé de thèse de doctorat spécifiquement axée sur la problématique Genre. Si effet de transitivité il y a, c'est de ce côté qu'il pourra se produire (et d'autant plus tardivement donc) comme nous le verrons au terme de cet échange.

⁶ Un dispositif, c'est-à-dire au sens où l'entendait M. Foucault, un réseau établi entre du dit et du non-dit, une configuration de rapports de force reliant pouvoir et savoir dans une perspective stratégique comme le rappelle G. Deleuze (1986).

Le mythe de l'objectivité scientifique

La légitimité en construction des SIC rend d'autant plus aigüe la question de leur objectivité scientifique. Or, il s'agit précisément d'une question à double tranchant pour elles. D'une part, parce que la revendication de cette objectivité leur paraît plus essentielle qu'aux disciplines anciennement constituées ; d'autre part, parce qu'en faisant l'économie de la problématique du Genre, elles n'ont aucune chance de comprendre combien cette prétention des Sciences à l'objectivité et à la neutralité du chercheur a été contestée et dépassée depuis plus d'une trentaine d'années maintenant, soit avant même leur constitution en discipline. Car l'histoire du rendez-vous raté des SIC avec les études de Genre est aussi celle de leur rendez-vous raté avec les *Cultural Studies* ou études culturelles. Les années 60 et 70 du XX^e siècle sont des années-charnière à partir desquelles s'amorce la recomposition totale du paysage épistémique sous le double effet des théoriciens de la déconstruction d'une part (Foucault, 1969 ; Derrida, 1967 ; Deleuze, 1972 et 1980 ; Rorty, 1979 et 1991), et des épistémologues des Sciences d'autre part (Kuhn, 1970 et 1977 ; Lakatos, 1970 ; Popper, 1968 ; Feyerabend, 1975). Leurs travaux combinés accéléreront l'émergence des *Cultural*, des *Women* puis des *Gender Studies*, logiquement articulées à celle des *Science Studies*⁷. Résolument post-modernes, c'est-à-dire fondés sur l'idée que les normes, les principes, les savoirs implicites et explicites qui structurent et organisent toute société humaine sont le produit de constructions sociales et culturelles déterminées dans le temps (historicité) et dans l'espace (relativité), ces études n'ont pas manqué de remettre en cause les pratiques scientifiques propres aux Sciences dures, ni les présupposés et les attentes sur lesquels elles s'appuient.

À peine entamée aujourd'hui par ce courant de recherches⁸, l'approche française, repose sur une double prétention : à l'objectivité du chercheur, d'une part ; à l'universalité de ses résultats grâce à la validité consensuellement reconnue de sa méthode scientifique, d'autre part. Pour désigner la spécificité de cette approche, Bruno Latour (2003) use d'un terme volontairement lapidaire. Il parle du « national-rationalisme » français qu'il assimile à l'identité française, c'est-à-dire à la propension historique de cette dernière à utiliser

⁷ Il n'est pas souhaitable de traduire ce terme en français, précisément parce qu'il s'oppose au sens de l'expression hexagonale « épistémologie des Sciences ». Nous conserverons donc le vocable anglais pour marquer l'irréductibilité des deux approches qu'il désigne.

⁸ L'anthropologie des Sciences et la sociologie de la traduction – acclimatées en France par M. Akrich, B. Latour et M. Callon (2006) – ainsi que les efforts de J.-M. Lévy-Leblond (1984) pour développer une épistémologie ouverte, ont constitué dès les années 80 des tentatives diversifiées d'acculturation des recherches issues des *Science Studies* anglo-saxonnes.

l'universalité comme un mode de transformation de la pluralité contradictoire du réel, destiné à faire disparaître comme par magie les conflits, les paradoxes, les passions et les intuitions qui le sous-tendent. Une telle connaissance, élaborée selon de telles méthodes, n'a que faire des particularismes des chercheurs, ni de leurs motivations profondes, ni même de leurs caractéristiques de Genre. C'est peu de dire que les *Studies* anglo-saxonnes dont procèdent les *Gender* ont fait voler ce modèle en éclat. En démontrant le caractère historiquement et socialement situé des discours scientifiques, les *Science Studies* ont ébranlé la revendication de validité universelle de la science. Il s'agit pour elles de comprendre la façon dont les modes de production de la science et ses différentes contextualisations influencent directement le contenu des connaissances qui en découlent. Les *Science Studies* adoptent la définition foucauldienne d'une science entendue comme ensemble de stratégies discursives, c'est-à-dire de savoirs articulés sur des pratiques.

Les épistémologies féministes antérieures aux études de Genre participent activement de ce perspectivisme théorique et pratique⁹. Un certain nombre de chercheuses (Hartsock, 1999 ; Harding, 2003) partagent ainsi une approche commune appelée « *standpoint theory* » que l'on peut traduire en français par « théorie du positionnement »¹⁰. Celle-ci est élargie par les travaux de Donna Haraway (1996) sur la théorie de « la connaissance située »¹¹. Elles supposent que, puisqu'une épistémologie, c'est-à-dire une théorie normative de la connaissance, est le produit d'opérations effectuées par des acteurs en contexte, influencés par des déterminismes historique et socioculturel, alors il existe de nombreuses épistémologies possibles et chacune d'entre elles constitue un *standpoint* propre aux caractéristiques intrinsèques de ses acteurs, notamment aux caractéristiques de Genre, à partir duquel varient sensiblement les analyses de la réalité. Les *standpoints* féministe, ouvrier, gay, afro-américain ou altermondialiste dessinent la bigarrure d'un monde tissé de points de vue, de représentations complémentaires ou divergentes, d'expériences irréductibles (Bertini, 2009b). Tout ceci nous montre de manière précise que l'objectivité scientifique et la neutralité revendiquées par les SIC – aux dépens d'une intégration réelle des études de Genre en leur sein – constituent au contraire la preuve d'un manque cruel de remise en question des fondements de leurs savoirs et de leurs pratiques de recherche, leur interdisant de questionner

⁹ En France, voir les travaux de C. Delphy (1997), de G. Fraisse *et al.* (1998), D. Gardey, I. Löwy (2000).

¹⁰ « *Feminist Standpoint Theory* ». Pour éviter les confusions, j'utiliserai le terme anglais de *standpoint*.

¹¹ « *Situated Knowledges* ».

leurs propres productions scientifiques, les représentations qui les fondent et les croyances qui les animent.

Sandra Harding (1991) développe ainsi le concept d'« objectivité forte » en affirmant que l'objectivité scientifique qui préexistait aux études de Genre manquait de force, au sens où elle n'avait pas intégré l'importance de l'idée de la relation entre savoir d'un côté, et relations sociale et politique au monde de l'autre. Une objectivité authentique découle de la prise de conscience de la part des chercheurs de tout ce qui menace et obscurcit celle-ci, tout comme des présupposés inconscients qui faussent leurs analyses. Elle émerge des réflexions sur les effets qu'elle va contribuer à induire. En sorte que l'engagement du chercheur assumé, éclairé et revendiqué, traduit une lucidité accrue quant aux principes et aux représentations qui commandent et organisent l'ensemble de ses recherches.

Une incompréhension des enjeux épistémologiques et scientifiques

Pour l'heure, les SIC refusent dans leur grande majorité de se laisser non seulement traverser mais bouleverser par les études de Genre, insensibles qu'elles sont au « trouble du Genre » et à ses conséquences comme l'écrit justement Marlène Coulomb-Gully. Cependant, tout ce qui précède aide à comprendre combien les SIC, dans leur ensemble, se sont contentées jusqu'ici¹² d'aménager des accès contrôlés et perlés aux études de Genre à travers le dispositif de « l'approche » genrée. Ici, il s'agit moins pour elles de remettre leurs modes de production scientifique en cause que d'accepter d'héberger à titre provisoire la notion de Genre entendue comme une variable de l'analyse communicationnelle au même titre que l'âge, le niveau socio-culturel ou la catégorie socioprofessionnelle. Les SIC françaises continuent de minorer l'application des études de Genre aux domaines pourtant clés que sont l'information et la communication.

La transition profonde qui doit s'effectuer concerne l'ensemble du champ épistémologique de l'information et de la communication qui doit passer de la simple prise en compte de la variable du sexe au sein des processus et des situations de communication, à une reconfiguration générale des concepts et des problématiques intégrant le Genre comme dynamique de structuration de ces derniers. Or, c'est la prise de conscience de l'importance

¹² En SIC, il existe heureusement de forts riches et intéressants exemples du contraire que ce raisonnement sur la dynamique globale de notre discipline ne remet pas en cause, loin de là.

de ces enjeux pour notre discipline qui fait encore cruellement défaut aujourd'hui. L'absence d'implication pédagogique, que Marlène Coulomb-Gully révèle en établissant l'édifiante cartographie des enseignements sur le Genre existant en France en SIC, accompagne et amplifie l'absence de cette prise de conscience collective et salutaire parce que profondément heuristique pour les recherches. J'y reviendrai. Ainsi l'auteure souligne-t-elle que les étudiants découvrent le positionnement Genre de leur problématique de recherche dans le cadre de leur mémoire de Master dans un second temps, après avoir ancré leur recherche dans une approche sur les médias. Comment en serait-il autrement puisqu'il n'existe pas, ou très peu, de cours et de séminaires entièrement consacrés à ces questions, ce qui réduit considérablement la stimulation intellectuelle en ce sens ou du moins la retarde et partant, l'affaiblit ? En s'enfermant dans une dynamique d'approche méthodologique du Genre axée sur l'analyse de discours, sur le traitement statistique des données, sur les enquêtes qualitatives et quantitatives, sur les enquêtes ethnographiques d'une part ; en mettant au second plan la problématique du Genre rendue alors simplement opportune par l'analyse spécifique d'un processus ou d'un dispositif d'information et de communication (médias, médiations sociales et culturelles, système politique...) d'autre part, les SIC expriment leur incompréhension profonde (et provisoire espérons-le) des véritables enjeux épistémiques et scientifiques de l'implémentation des études de Genre.

Car il ne s'agit plus, en effet, d'adopter une focale qui en vaut une autre, mais de tout repenser à travers la focale du Genre, de comprendre que celui-ci induit des recompositions épistémologiques et théoriques fondamentales (Bertini, 2005), qu'il renouvelle nos objets, nos outils et nos pratiques, qu'il bouleverse nos certitudes fraîchement acquises, qu'il nous contraint à repenser nos frontières disciplinaires et interdisciplinaires, qu'il nous oblige à nous engager en tant que femme et qu'homme mais aussi en tant que chercheur, enseignant et citoyen. En effet, les chercheurs en SIC doivent progressivement être amenés à comprendre (et c'est l'un des buts de cet échange) que le Genre est le dispositif matériel et symbolique à partir duquel s'établit la construction sociale de la différence des sexes fondée sur la dissymétrie et sur la hiérarchie, déterminant ainsi deux modèles de vision et d'appréhension du monde posés et voulus comme irréductibles l'une à l'autre. Margaret Mead (1949 : 432) rappelle utilement que le monde supporterait n'importe quelle perte « mieux qu'il ne supporterait le sacrifice des différenciations sexuelles ». Le Genre féminin et le Genre masculin recouvrent ainsi une combinatoire de fonctions, statuts, rôles, responsabilités, définitions, limitations et contraintes, conduites et comportements qui sont commandés et

organisés par des normes et des valeurs bâties sur le principe de leur opposition binaire. Tout flux informationnel qui circule entre émetteurs et récepteurs avérés ou potentiels obéit à un double processus d'encodage et de décodage qui prend sa place à l'intérieur de ce système de signification. Le Genre définit des horizons d'attente qui débordent les individus et déterminent les structures et les formes des communications. Le Genre travaille les schèmes informationnels et communicationnels qui sont au fondement de toute société humaine et dont il est essentiel de saisir le prolongement politique rendu manifeste par les dispositifs qui en se superposant les uns aux autres, de la famille à l'école en passant par les médias, l'entreprise, l'université, la recherche et l'espace public, contribuent à maintenir une organisation sociale et culturelle fondée sur la hiérarchie inquestionnée des sexes et sur le primat du modèle hétérosexiste qu'elle sert.

L'évitement de la question du pouvoir et de la domination

En faisant l'économie des études de Genre, les SIC font logiquement aussi dans une certaine mesure celle des questions essentielles du pouvoir, de la domination et de la normativité sexuelle, sociale et culturelle. Or, le propre de la post-modernité et des Études culturelles qui en découlent est précisément de penser toute société et toute culture comme lieux de production du pouvoir et de la lutte des dominants pour établir et conserver celui-ci au moyen des normes, des lois, des règles, des principes, des croyances et des valeurs (ce que Pierre Bourdieu appelle la *doxa*) dans une perspective stratégique de maîtrise subtile des modes de penser et d'agir des dominés. Ici, les SIC ont tout intérêt à prendre appui sur les disciplines sœurs que sont la science politique, la sociologie, l'anthropologie mais tout particulièrement la philosophie parce que les travaux de Michel Foucault – qui ont tant contribué à l'émergence et au succès des études de Genre outre-Atlantique – leur fournissent des clés d'accès originales à l'intelligibilité de nos sociétés.

En effet, la grille de lecture foucauldienne donne aux chercheurs en information et communication les outils qu'il leur manque pour penser le caractère déterminant du Genre. Marlène Coulomb-Gully a raison de pointer « la dimension contestataire de la notion de Genre », apte à « mettre en cause tous les rapports de force et de domination constitués par une déconstruction critique fondamentale des impensés ». Car il s'agit de faire sien le conseil foucauldien de déchiffrer une époque en s'intéressant à ce qu'elle dissimule, en recueillant ses productions involontaires. Le pouvoir pour Michel Foucault n'est rien d'extérieur aux

individus dont il assure le contrôle vigilant, intériorisé et durable. Il faut en finir, dit-il, avec la représentation d'un pouvoir vertical dont l'État nous renverrait l'image trop commode. Un tel contrôle, parce qu'il est intermittent, n'offre pas de prise continue sur les individus, seul moyen de parvenir à maintenir les pressions universelles qu'il exerce sur eux (Foucault, 1975). « Le pouvoir n'a pas d'essence, il est opératoire » écrit Gilles Deleuze à propos de la théorie de Michel Foucault ; « Il n'est pas attribut mais rapport : la relation de pouvoir est l'ensemble des rapports de forces, qui ne passe pas moins par les forces dominées que par les dominantes » (1986 : 35).

La fin de cette vision transcendante signe l'avènement d'une conception immanente du pouvoir, en vertu de laquelle celui-ci cesse de coïncider avec une classe économique et culturelle ou bien avec un appareil d'État et devient « un réseau de forces ». Ainsi conçu, le pouvoir est cela même qui nous assujettit au double sens du terme, c'est-à-dire qui, d'une part, nous soumet à sa loi comme un vassal à son suzerain, et, d'autre part, nous constitue en sujet. C'est la raison pour laquelle Michel Foucault contribue à montrer que la loi s'incarne tout autant dans les dispositifs (institutions, pratiques, règlements...) qui lui donnent asile, que dans le mouvement même que nous faisons pour lui échapper, comme le montrera Pierre Bourdieu (1998a) un peu plus tard. La loi s'inscrit profondément à la surface même des corps. Le savoir n'est pas libérateur dans une telle perspective : il est ce qui prépare les corps à recevoir les stigmates de la Loi.

Pierre Bourdieu fait résolument le choix de la notion de domination contre celle de pouvoir et il semble, compte-tenu de la très faible occurrence du mot dans nos travaux en SIC¹³, qu'il n'a pas suscité davantage de vocations de ce côté-là. Loin de l'utilisation douce de la notion de représentations sociales et culturelles développées par les SIC, Pierre Bourdieu (2001) insiste sur la violence symbolique des représentations, autrement dit sur leur caractère dominateur et arbitraire. Cette violence s'exerce à travers des procédés visant à naturaliser les normes, à rendre invisible leur relativité et leur culturalité historiquement déterminée, donc ouverte à la remise en cause critique. Elle est « un travail historique de déhistoricisation » (Bourdieu, 1998a). La *doxa* désigne donc un ensemble d'opinions, de valeurs, de croyances,

¹³ Une interrogation de la base de données en ligne @rchiveSIC, centre de dépôt et de consultation de textes, articles, documents et publications en SIC, fait apparaître cinq documents présentant au moins une occurrence du mot domination ; aucun de ces textes n'est concerné par la problématique du Genre. La même requête concernant l'occurrence du mot pouvoir donne l'accès à 45 documents dont aucun ne concerne à titre direct ou indirect la question du Genre. Toutefois, compte tenu du fait que cette base est loin de contenir l'ensemble des publications en SIC, cette évaluation ne saurait être qu'indicative.

de normes, établies comme allant de soi et constituant un arbitraire culturel propre à une société donnée à un moment donné de son histoire. La finalité de la *doxa* entendue comme système symbolique consiste à maintenir l'état fluctuant du réseau de relations de force, à pérenniser la reproduction dynamique de la structure sociale. C'est pourquoi Pierre Bourdieu rappelle que notre première expérience du monde est celle de la *doxa* qui façonne les logiques de la conformité et détermine ainsi les formes de l'objectivité (1979). D'où l'aveu d'une auto-censure durable quand il admit avoir été longtemps victime de « ce moralisme de la neutralité, de la non-implication du scientifique » lui interdisant de traduire les conséquences politiques directes de ses travaux¹⁴. La *doxa* constitue donc la matrice des procédés de renaturalisation du culturel dont le dispositif du Genre constitue la pièce centrale.

C'est la raison pour laquelle les SIC devraient offrir un angle de vision particulièrement révélateur du fonctionnement de cette *doxa*. En effet, elles permettent de mettre en évidence l'adossement crucial de celle-ci aux stratégies de communication et d'information et à leurs instruments techniques, médiatiques et discursifs. Les modes de circulation de la *doxa* dans le tissu social sont indissociables des technologies de communication et des systèmes médiatiques qui en dérivent. Dans *Langage et pouvoir symbolique* (2001), Pierre Bourdieu analyse le pouvoir symbolique du langage comme pouvoir de faire advenir le donné dans l'énonciation, de montrer et de cacher, de modifier la vision de la réalité et partant, les modes d'action sur elle. Le travail du chercheur consiste dès lors à analyser attentivement les discours qui mettent le monde en ordre et portent en eux la trace du marché dont ils sont le produit, et dont ils contribuent à entretenir les artefacts. Comprendre les mécanismes de fonctionnement de la *doxa* constitue donc l'étape indispensable d'un type de recherches à visée transformatrice. À la fin de sa vie, Pierre Bourdieu admettra à quel point le dispositif du Genre constitue la clé de voûte de la *doxa* à travers le schème de la domination masculine. Dès lors, il n'aura de cesse de repenser l'ensemble de la sociologie à travers le prisme de cette structure première, fondatrice de toutes les autres. Si le Genre ne peut à lui seul tout expliquer, ni absorber l'ensemble des paramètres d'intelligibilité dégagés par les Sciences humaines et sociales, il n'en constitue pas moins le premier principe d'organisation communicationnelle et sociale. C'est la raison pour laquelle il constitue un paradigme qui rend urgente la stabilisation d'un nouveau et vaste champ de recherches en SIC, ou plus

¹⁴ Il ajoute : « Comme si on pouvait parler du monde social sans faire de la politique ! On pourrait dire qu'un sociologue fait d'autant plus de politique qu'il croit ne pas en faire » (1998b).

précisément d'un nouveau programme de recherches au sens que l'épistémologue hongrois, Imre Lakatos (1970), donne à cette expression¹⁵.

Une approche convenue et datée de la notion d'identité

Le refus prolongé des SIC d'intégrer les études de Genre les conduit à cumuler un triple retard conceptuel, théorique et pratique qu'il leur sera d'autant plus difficile de rattraper que les *Gender Studies*, d'une part, font suite aux *Women Studies* (dont les SIC ont déjà fait l'économie avec toutes les conséquences que cela induit) ; d'autre part, ont déjà fait place aux *Gay, Lesbian* et maintenant aux *Queer Studies*¹⁶. Loin de l'effet de mode supposé, voire souhaité, nous sommes ici au cœur du laboratoire mondial des Sciences humaines et sociales. Le trouble dans le Genre évoqué par Marlène Coulomb-Gully dans le sillage des travaux de Judith Butler (1990) pousse au plus loin la déconstruction des normes de Genre et la pluralisation du Genre. « Faire le Genre » (*Doing Gender*) illustre, selon Judith Butler, la logique de la déconstruction des représentations sociales. L'auteure insiste sur la performativité du Genre, son opérativité sur la réalité culturelle et sociale. À la fois construit et matrice de toutes les constructions sociales, le Genre nécessite d'être exécuté comme une figure chorégraphique qui harmonise et esthétise des mouvements variés et parfois contradictoires. Le Genre exige donc la participation active, tant physique que symbolique, des acteurs sociaux en contexte. Le Genre n'existe pas : il tient tout entier dans le mouvement des acteurs pour le faire (et le défaire), dans leurs interactions communicationnelles et sociales. Par ailleurs, le Genre ne saurait être exécuté une fois pour toutes : les représentations sociales et culturelles se soutiennent des représentations du Genre, au sens dramaturgique du terme (Goffman, 1959).

Le Genre y apparaît comme une pratique qui surdétermine l'ensemble de nos pratiques d'une part ; cette pratique est quotidienne et répète inlassablement les signes et les codes indispensables à une reconnaissance mutuelle et générale, d'autre part. La routine du Genre appelle ainsi des marqueurs communicationnels et sociaux nombreux et hétérogènes qui

¹⁵ Dans *Criticism and the Growth of Knowledge*, I. Lakatos (1970) considère les théories scientifiques comme des structures de la pensée qui précèdent et orientent l'expérience. Les concepts émergent peu à peu de cette structure théorique ; parmi eux, le concept principal qu'il nomme "le noyau dur de la théorie", point d'ancrage d'un nouveau programmes de recherches fédérateur.

¹⁶ Désignant à l'origine, en anglais, l'anormal ou le pervers, le terme *Queer* (apparu dans la revue féministe américaine *Differences* en 1990, sous la plume de T. De Lauretis) utilisé de manière militante par les individus et les groupes qui se revendiquent de lui, est le produit d'une stratégie de réappropriation du *stigma*.

démultiplient ses effets : l'apparence, la gestuelle, la conversation, les interactions corporelles, l'économie des regards, la voix, le débit des phrases, les vêtements, les objets appareillant les personnes... concourent à la performativité du Genre, à l'actualisation de ce dernier dans les stratégies discursives qu'il organise. C'est pourquoi les études de Genre débouchent naturellement sur la problématique de la construction des identités, sexuelles et sociales notamment. Mary Douglas, Cécile Barraud, Marilyn Strathern sont des anthropologues féministes qui partagent la vision de Marcel Mauss¹⁷ analysant très tôt le Genre comme une modalité de relations et non comme un attribut de personnes. Dans une telle perspective ce sont les interactions communicationnelles et sociales qui possèdent un Genre, non les individus.

C'est la raison pour laquelle le travail de l'anthropologue Mary Douglas semble particulièrement intéressant à cet endroit. Dans *Comment pensent les institutions ?* (1986), et dans la lignée des analyses d'Émile Durkheim, celle-ci défend l'idée selon laquelle c'est l'institution qui détermine l'identité et structure les psychismes. L'identité, comme le Genre, lui apparaissent comme des combinatoires stabilisées et instabilisées par le pouvoir, en particulier institutionnel. Le système affectif, perceptif, comportemental et communicationnel par lequel chaque individu se distingue des autres et dans lequel il puise les conditions de sa singularité, est le produit des classifications et des décisions institutionnelles qui échappent à son emprise. Le Genre constitue la première technologie du pouvoir, celle primordiale, qui renverse le processus de socialisation dans le processus d'individualisation et inaugure le cycle des différenciations.

Mais de quoi parle-t-on alors lorsque l'on parle d'identité se demande Judith Butler (1990 : 83) ? « Il serait faux de penser qu'il faudrait d'abord discuter de l'« identité » en général pour pouvoir parler de l'identité de Genre en particulier, et ce pour une raison très simple : les « personnes » ne deviennent intelligibles que si elles ont pris un Genre (*becoming gendered*) selon les critères distinctifs de l'identité de Genre ». L'idée de la coextensivité de l'identité au Genre entraîne de nombreuses questions, susceptibles de renouveler en profondeur les approches communicationnelles, mais aussi anthropologiques, sociologiques et

¹⁷ M. Foucault, mais aussi les *Cultural Studies* dans leur ensemble, doivent beaucoup aux travaux pionniers de l'anthropologue français M. Mauss. Le *Levi-Strauss Turn* de l'anthropologie française, à partir des années 60, fait écran aujourd'hui encore à la vitalité, à la finesse et à la pertinence des thèses de M. Mauss. L'être humain « crée et en même temps il se crée lui-même, il crée à la fois ses moyens de vivre, des choses purement humaines, et sa pensée inscrite dans ces choses. Ici s'élabore la véritable raison pratique » (Mauss, 1969 : 197).

psychologiques de l'identité dont les SIC ne peuvent en aucun cas faire l'économie sous peine de penser la question des identités de manière anachronique. La non-superposition des catégories de sexe aux catégories de genre, que Judith Butler nomme « la discordance entre Genre et sexualité », installe des décalages identitaires novateurs. Être du sexe masculin mais se rattacher au Genre féminin, ou bien l'inverse, contribue à traverser le Genre, ou plus exactement à en livrer une lecture transversale qui déconstruit sa binarité oppositionnelle et crée une catégorie inédite appelée *Transgenre*. La géométrie qui en résulte ouvre sur des assemblages multiples et innovants dont le moindre des effets n'est pas de déstabiliser le Genre, et partant, de commencer à le défaire.

C'est précisément ce que proposent les travaux les plus récents sur le Genre réunis sous le label *Queer*. À la croisée entre *Women, Gender, Gay and Lesbian Studies*, les théories *Queer* (De Lauretis, 2007) développées outre-Atlantique, dès les années 90, et peu ou pas encore acclimatées en France, postulent que si l'on sait maintenant qu'on ne naît pas femme (Simone de Beauvoir), que l'on ne naît pas homme non plus, on ne devient jamais tout à fait ni l'un ni l'autre. Elles s'inscrivent dans une approche post-identitaire définissant la subversion des identités comme forme majeure de l'action politique, c'est-à-dire de la résistance aux pouvoirs institués. Les *Queer Studies* constituent un laboratoire des identités qu'elles détournent et réinterprètent, reconstruisant ainsi d'autres types de subjectivités à l'œuvre au sein des processus communicationnels et sociaux. Elles procèdent d'une critique des effets normalisants et disciplinaires des formes identitaires, d'une démarche de dés-identification (Preciado, 2000) des sujets à des référents prétendus naturels tels que la femme, le masculin, l'homme, le féminin... En refusant résolument la notion de différence sexuelle, elles s'opposent autant au principe de l'universalité neutre et républicaine qu'aux dispositifs paritaires qui demeurent selon elles, enchâssés dans la binarité réductrice du Genre. Pour elles, le dispositif du Genre doit s'effacer derrière toutes les autres différences possibles qui tissent la trame des sociétés et des cultures. Le propre de ces différences est qu'elles ne peuvent faire l'objet de représentations majoritaires et unifiées susceptibles d'être soutenues par des porte-parole politiques. Elles appellent donc à la fin des régimes classiques de représentation politique, comme à celles des systèmes de connaissance scientifique qui reposent sur les mêmes présupposés et déploient les mêmes attentes. Les théories *Queer*, en allant bien au-delà des études de Genre, participent ainsi à renouveler profondément les rapports entre théories et pratiques ainsi que les formes de l'engagement politique, comme le montrent leur exigence de penser le savoir de manière politique, donc située, en se référant

aux *standpoint theories* ou théories de la « connaissance située » (Harding, 1991 ; Hartsock, 1997), par opposition au mythe moderne de la connaissance objective et universalisante.

Conclusion

La conversion – le mot n'est peut-être pas trop fort compte tenu des résistances déployées – des SIC aux études de Genre nécessite donc d'aplanir toutes les difficultés que nous venons de désigner et d'analyser. Plutôt qu'une persistante indifférence des SIC, c'est d'un persistant rejet qu'il faut parler, rendant l'urgence scientifique et pédagogique du *Gender Turn* chaque jour plus grande. La question demeure donc celle de savoir par quels moyens hâter cette appropriation. En montrant l'intérêt direct qu'elle présente pour notre discipline ; c'est ce qu'il a fallu faire dans les lignes qui précèdent, amplifiant et débordant les propositions de Marlène Coulomb-Gully tout en partageant étroitement une partie de ses vues. La radicalité de ce *Gender Turn* s'explique par l'étymologie même du mot : *radix*, la racine. C'est à repenser à la racine l'ensemble des processus et des procédés d'information et de communication, de leurs dispositifs, de leurs acteurs et de leurs contextes qu'il nous exhorte en nous contraignant à une généalogie de la communication conçue comme étude des prérequis et des impensés qui la fondent et l'organisent. Pas assez post-modernes, nos SIC françaises négligent l'importance des théories de la déconstruction et partant, les théories culturalistes qui s'emploient à dissiper les illusions du rationalisme scientifique et de l'universalité des savoirs.

Dès lors, le *Gender Turn* des SIC ne peut plus passer par la seule bonne volonté des chercheurs et la publication encore trop rare de numéros de revues consacrés à la problématique du Genre – même si l'une et l'autre contribuent fortement à acclimater cette problématique au sein des SIC et cette livraison de *Questions de communication* en est l'une des preuves patentes. Le devenir de cette appropriation passe par une volonté institutionnelle clairement marquée qui signifie à la communauté des chercheurs l'importance du développement de ces études en impulsant une dynamique académique. Le rôle de notre société savante, la Société française des Sciences de l'information et de la communication (SFSIC), est ici central ; de la même manière celui du CNU 71^e section est considérable, appuyé et relayé au plus haut niveau par le ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche. C'est à veiller à favoriser des profils de poste et des recrutements axés sur le double profil SIC/Études de Genre qu'il devrait œuvrer en effet à l'avenir en aidant clairement les

départements en SIC et les laboratoires de recherche à flécher des postes ouverts sur cette double compétence encore trop rare. Cette nouvelle affirmation permettra dans le même mouvement de mettre en place et de déployer sur l'ensemble du réseau universitaire et du territoire national un dispositif pédagogique riche et varié. Cette offre pédagogique alimentera d'elle-même de nouvelles recherches contribuant ainsi à établir un cercle vertueux qui permettra enfin aux Sciences de l'information et de la communication françaises de participer activement aux travaux qui mobilisent leurs homologues dans la plupart des pays post-industrialisés. En effet, ce qui était jusqu'ici une curiosité française risquerait vite de devenir une faute dans un contexte de recherches et de savoirs fortement mondialisés, partout profondément redéfini par le *Gender Mainstream* et par les Études culturelles. Ce volontarisme académique, disciplinaire et institutionnel sera d'autant plus efficace qu'il sera soutenu par un volontarisme scientifique émanant de notre future communauté de chercheurs : c'est à ces jeunes doctorantes et doctorants que je pense en écrivant ces lignes, à celles et ceux qui n'ont pas craint de s'engager malgré tout dans un parcours qui leur paraît d'autant plus prometteur qu'il est utile et fécond. Ce sont eux qui constituent les forces vives d'un authentique *Gender Turn* des SIC.

Références

- Akrich M., Callon M. et Latour B., *Sociologie de la traduction. Textes fondateurs*, Paris, Presses de l'Ecole des Mines, 2006.
- Bertini M.-J., 2005, *Penser le Genre. Un nouveau programme de recherche pour les Sciences de l'information et de la communication*, mémoire d'Habilitation à Diriger les Recherches, Université de Grenoble 3-Stendhal.
- 2009a, *Ni d'Eve, ni d'Adam. Défaire la différence des sexes*, Paris, Max Milo, 2009.
- 2009b, « Construire/Déconstruire. Les Épistémologies de Genre, moteurs de la post-Modernité », in *When SIC Meet Cultural Studies*, Paris, éditions L'Harmattan, Janvier 2010, pp. 111-129.
- Bourcier M.-H., 2005, *Sexpolitiques : Queer Zones 2*, Paris, Éd. La Fabrique.
- Bourdieu P., 1979, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Éd. de Minuit.
- 1998a, *La domination masculine*, Paris, Éd. Le Seuil.
- 1998b, Entretien avec le quotidien suisse *Le Temps*, 28 mars.

- 2001, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Butler J., 1990, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, trad. de l'anglais par C. Kraus, Paris, Éd. La Découverte, 2005.
- 2004, *Défaire le Genre*, trad. de l'anglais par M. Cervulle, Paris, Amsterdam, 2006.
- Coulomb-Gully M., 2009, « Les Sciences de l'information et de la communication : une discipline *gender blind* ? », *Questions de communication*, 15.
- Darras B., éd., 2005, « Études culturelles & *Cultural Studies* », *MEI. Médias et Information*, 24/25.
- De Lauretis T., 2007, *Théorie Queer et cultures populaires : de Foucault à Cronenberg*, Paris, Éd. La Dispute.
- Deleuze G. et Guattari F., 1972, *Capitalisme et schizophrénie, tome I, L'Anti-Œdipe*, Paris, Éd. de Minuit.
- 1980, *Tome II, Mille plateaux*, Paris, Éd. de Minuit.
- Deleuze G., 1986, *Foucault*, Paris, Éd. de Minuit.
- Delphy C., 1997, *L'ennemi principal. Tome I, L'économie politique du patriarcat*, Paris, Éd. Syllepse.
- Derrida J., 1967, *De la grammatologie*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Dorlin E., 2008, *Sexe, Genre et sexualités*, Paris, Presses universitaires de France.
- Douglas M., 1986, *Comment pensent les institutions ?*, trad. de l'anglais par A. Abeillé, Paris, Éd. La Découverte, 1999.
- Eribon D., 1998, *Les Études Gay et Lesbiennes*, Paris, Éd. du Centre G. Pompidou.
- Feyerabend P., 1975, *Contre la méthode. Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, trad. de l'anglais par B. Jurdant et A. Schlumberger, Paris, Éd. Le Seuil, 1979.
- Foucault M., 1969, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.
- 1975, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard.
- 1976, *Histoire de la sexualité. Tome I, La volonté de savoir*, Paris, Gallimard.
- Fraisse G. et al., 1998, *L'exercice du savoir et la différence des sexes*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Gardey D., Löwy I., 2000, *L'invention du naturel. Les Sciences et la fabrication du féminin et du masculin*, Paris, Éd. des Archives Contemporaines.
- Goffman E., 1959, *La mise en scène de la vie quotidienne. Tome I, La présentation de soi, tome II, Les relations en public*, trad. de l'anglais par A. Accardo, Paris, Éd. de Minuit, 1973.

- Haraway D., 1996, « Situated Knowledges. The Science Question in Feminism as a Site of Discourse on The Privilege of Partial Perspective », pp. 249-263, in : Fox-Keller E., Longino H., eds, *Feminism and Science*, Oxford, Oxford University Press.
- Harding S., 1991, *Whose Science ? Whose Knowledge ?*, Ithaca, Cornell University Press.
- 2003, ed., *The Feminist Standpoint Theory Reader. Intellectual and Political Controversies*, New-York, Routledge.
- Hartsock N., 1999, *The feminist standpoint revisited and other essays*, Boulder, Colorado, Westview Press.
- Héritier F., 1973 « Univers féminin et destin individuel chez les Samo », *Actes du colloque international sur la notion de personne en Afrique noire*, Paris, Éd. du CNRS, pp. 108-119.
- Kuhn T., 1970, *Structure des révolutions scientifiques*, trad. de l'anglais par L. Meyer, Paris, Flammarion, 1983.
- 1977, *La tension essentielle. Tradition et changement dans les Sciences*, trad. de l'anglais par M. Biezunski et al., Paris, Gallimard, 1990.
- Lakatos I., Musgrave A., 1970, eds, *Criticism and the Growth of Knowledge*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Latour B., 2003, « Il ne faut plus qu'une science soit ouverte ou fermée », entretien avec J.-M. Lévy-Leblond, *Rue Descartes Revue du Collège International de Philosophie*, 41, pp. 66-80.
- Levy-Leblond J.-M., *L'esprit de sel*, Paris, Éd. Le Seuil, 1984.
- Macé E., Maigret E., Glévarec H., 2008, *Cultural Studies : anthologie*, Paris, A. Colin.
- Mauss M., 1969, *Œuvres III*, Paris, Éd. de Minuit.
- Mead M., 1949, *L'un et l'autre sexe*, trad. de l'anglais par Cl. Ancelot et H. Étienne, Paris, Denoël/Gonthier, 1966.
- Perrot M., 1974, *Les ouvriers en grève (1870-1890)*, Paris, Mouton. Le chapitre sur les "grèves féminines" a été réédité dans *Les femmes ou les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion, 1998.
- 1998, « Georges Duby et l'imaginaire-écran de la féminité », *Revue Clio, Georges Duby et l'histoire des femmes*, 8, en ligne, <http://clio.revues.org/index312.html>
- Popper K., 1968, *La logique de la découverte scientifique*, traduit de l'anglais par N. Thyssen-Rutten et P. Devaux, Paris, Payot, 1982.
- Preciado B., 2000, *Manifeste contra-sexuel*, Paris, Balland.

- Rorty R., 1991, *Conséquences du pragmatisme: Essais, 1972-1980*, trad. de l'anglais par J.-P. Cometti, Paris, Éd. Le Seuil, 1999.
- 1979, *L'homme spéculaire*, trad. de l'anglais par T. Marchaisse, Paris, Éd. Le Seuil, 1990.
- Scott J. W., 1986, « Gender : A Useful Category of Historical Analysis », *The American Historical Review*, vol. 91, 5, pp. 1053-1075.